

Les étoffes d'écorce (*nemas-itsé*) du Vanuatu.

BRIANCHON, Alain, Galerie Art & Collection, brialain@gmail.com

Avant l'étude réalisée par Kirk Huffman dans *Vanuatu Océanie, arts des îles de cendre et de corail* (Huffman, K. 1996 :130-141), l'art du tapa semblait ne jamais avoir été étudié de manière exhaustive dans l'ancien archipel colonial des Nouvelles-Hébrides et on ne trouve que quelques notes peu détaillées dans certains ouvrages ethnographiques. Cependant, la fabrication de l'étoffe d'écorce semble avoir eu cours tout le long de ce chapelet d'îles, et ce de la plus au sud, Aneityum, à celle de Hiu dans le groupe des Torres, tout au nord. Le révérend James Hay Lawrie écrit en 1902 : « *Napamas*, ou l'étoffe d'écorce des habitants, était couramment fabriquée sur Aneityum et sur la plupart des autres îles avant l'arrivée du calicot ». (Lawrie, J.H. 1892 : 6).

En revanche, si la fabrication a bien été connue en de nombreuses îles, seules quelques-unes – plus précisément celles qui se situent au sud et au centre, comme Erromango, Tanna ou Efaté – en conservent des traces ou bien se souviennent que les anciens savaient battre l'écorce.

La tradition orale, les écrits de quelques voyageurs et scientifiques avisés, comme le révérend Robert Codrington, le révérend James Hay Lawrie ou encore l'ethnologue allemand Félix Speiser, tendent à démontrer une influence polynésienne dans l'art de fabriquer le tapa. Les écrits d'un des compagnons de voyage de Cook, Georg Forster, à Tanna en août 1774, l'attestent : « Durant cette excursion, des naturels vinrent nous dire que l'un d'entre nous avait tué deux pigeons ; et pour nous apprendre cette nouvelle ils se servirent de la même langue que celle qu'on parle aux îles des Amis [Tonga]. Témoignant notre surprise sur la connaissance qu'ils montraient de cette langue... Ils ajoutèrent que ce langage se parlait à Irronam [très probablement l'île d'Aniwa] qui gît à sept ou huit lieues à l'est de Tanna ». (Cook, J. 1778 : 305).

Dans sa thèse de doctorat, le professeur François Doumenge (1966) démontre aussi les touchers polynésiens et même plus précisément tongiens, au niveau des îles d'Aneityum, de Tanna, d'Erromango et même d'Espiritu Santo, un peu plus au nord. D'autres îles furent certainement influencées par le savoir polynésien et la petite île de Futuna, ainsi que celle de Tongoa prouvent, par leurs noms mêmes, cette présence indéniable et donc forcément une influence polynésienne sur de nombreux points de la culture autochtone. *The Vikings of the sunrise*, si chers à Peter Buck (1952), ne firent pas seulement une migration vers l'est, mais naviguèrent aussi vers l'Ouest.

Avec l'arrivée des tissus européens, cette fabrication de l'étoffe d'écorce cessa très vite et l'on considère qu'elle disparut totalement dans le dernier quart du XIX^e siècle. En 1923, lors de la rédaction de son ouvrage, le docteur Félix Speiser le précisait, en écrivant : « La fabrication du tapa a disparu à Efaté il y a très longtemps ». (Speiser F. 1996 : 240). Seule l'île d'Erromango continua encore quelques décennies avant d'arrêter totalement ses créations au début du XX^e siècle.

Il fallut attendre le dernier conflit mondial pour que la population de cette dernière île reprenne fébrilement le battage de l'écorce, afin de pallier au manque d'approvisionnement en tissu. Mais cette période fut de courte durée, et à peine deux ou trois ans passèrent avant que l'arrivée de l'armée américaine (1942), avec l'approvisionnement généreux qu'on lui connaît, ne fasse de nouveau tomber en désuétude cette pratique ancestrale.

Si le premier découvreur de cet archipel, Pedro Fernandez de Quiros (*The Voyages of Pedro Fernandez de Quiros, 1595-1606*, 1904), ne fait aucune description des tapa qu'il aurait pu voir en 1606, Bougainville y fait une courte allusion en mai 1768. Il vient alors de reconnaître une petite île du nord de l'archipel, qu'il baptise très vite l'île aux Lépreux, mais que nous

connaissons mieux aujourd'hui sous le nom d'Aoba ou encore d'Ambae. Il est d'autant plus important de situer géographiquement cette île du nord, que les écrits anciens au sujet des insulaires et les témoignages sur leur habillement, ainsi que leur manière de vivre, sont pratiquement inexistantes.

Sa relation nous précise les détails suivants : « ...ils [les hommes] vont nus ; à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles ; les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfants ; nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent sur lesquels étaient de forts jolis desseins faits avec une belle teinture cramoisie ». (Bougainville, L.A. 1772 : 90). Une description concernant cette écharpe est également faite par le capitaine Cook, toujours sur l'île aux Lépreux, en juillet 1774. Désignant un des nombreux habitants rassemblés sur la grève, il écrit : « ...ils paraissaient entièrement nus. L'un d'eux seulement avait une étoffe qui traversait les épaules, et qui passant sous l'autre bras en écharpe, retombait autour des reins : elle semblait d'un blanc sale avec une bordure rouge ». (Cook, J. 1778 : 203). Il est original de remarquer la similitude des constatations en un endroit alors inconnu de tous. Cette ressemblance des écharpes d'une même couleur surprend, – cramoisie ou rouge – surtout sous les regards de personnes aux centres d'intérêt aussi différents que ceux de Bougainville et Cook ; seuls le sexe des porteurs et la fonction donnée aux écharpes diffèrent à leurs yeux. Une femme pour l'un, un homme pour l'autre, mais avec une attention toute particulière de la part du capitaine Cook, qui considérait l'homme comme un détenteur de pouvoir au sein de la communauté insulaire qui était en face de lui. Plus personne après ces deux découvreurs ne semble avoir souligné ces détails.

Les femmes d'Ambae se sont largement fait connaître pour la qualité de leurs tissages et des nombreuses nattes qu'elles produisent. Si le doute peut se concevoir entre natte et tapa pour la description de Bougainville, il est totalement levé avec les écrits du Capitaine Cook. Ce dernier avait déjà vu tellement d'étoffes d'écorce dans les différents archipels traversés, que la description qu'il donne ne peut que préciser que nous sommes bien en présence de tapa. Il est dommage qu'aucun exemplaire de ce type d'étoffe ne nous soit parvenu ; du moins à notre connaissance, car aucun musée ne semble avoir estampillé un modèle provenant de cette île. Mais peut-être en existe-il un ou plusieurs échantillons non encore révélés ou attribués de manière certaine.

Cook continua sa navigation vers le sud des Nouvelles-Hébrides, sans détailler d'autres types d'étoffes chez les insulaires, ainsi qu'il le dit à Malekula (Mallicolo) : « L'agriculture employant la plus grande partie de leur temps, ils n'ont point de loisir pour fabriquer des vêtements, dont ils n'ont pas, un besoin absolu » (Cook, J. 1778 : 239). Ce n'est vraiment qu'en arrivant à Tanna, au sud de l'archipel, que lui et Forster remarquèrent d'autres étoffes d'écorce : « Quelques-uns de ces petits morceaux d'étoffe qu'ils portent en guise de ceintures, étaient en haut des buissons, épars dans la prairie ». Quelques jours plus tard le capitaine Cook parle d'un vieux chef, Geogy (Lagai pour Johann Reinhold Forster, le naturaliste de l'expédition lors du second voyage de Cook) : « ...toute la distinction que nous aperçûmes [entre le chef et les autres naturels] consistait en une espèce de ceinture ou d'étoffe qu'il portait autour des reins. Celles du peuple étaient toutes d'un brun jaunâtre ; mais celle de ce chef était bigarrée de noir et de rouge... » (Cook, J. 1778 :353).

En mentionnant cette ceinture que portent les hommes, aucun des narrateurs de l'expédition ne précise si d'autres tapa, plus grands ou plus larges étaient fabriqués ou même portés, impression renforcée par une note de synthèse sur Tanna, rédigée par Cook lui-même, dans laquelle il le précise ainsi : « ...et pour des hommes qui vont nus, les étoffes étaient parfaitement inutiles » (Cook, J. 1778 :376).

Les navigateurs des premières heures de la découverte ne nous en apprennent pas plus et nous sommes bien obligés de nous contenter de ces quelques allusions, pour nous forger une première idée de l'existence concrète de l'étoffe d'écorce dans plusieurs îles de l'archipel.

Néanmoins, nous avons déjà quelques renseignements concernant l'étoffe à Tanna, surtout au sujet des ceintures dont parle Cook et qu'il voit de deux sortes : celles que portent les hommes en général, et celle dont le chef se ceint les reins. En fait, elles servaient à maintenir l'étui pénien vers le haut, le bout de l'étui étant passé sous la ceinture. En marge de cette dernière explication, on peut faire remarquer que les hommes d'Erromango, pour leur part, ne remontaient pas leur étui, mais le laissaient pendre, un peu comme les Kanak de Nouvelle-Calédonie, leur *bagayou*. Ces ceintures de Tanna, ainsi que le remarque le capitaine Cook, avaient des couleurs différentes, les motifs étant, la plupart du temps, une formation ligneuse de triangles accolés. Fabriquées uniquement par les hommes, elles sont réalisées pour une destinée à but rituel et les couleurs qu'elles arborent, rouge, noir, ocre ou encore deux couleurs juxtaposées, déterminent un échelon social et respectent une étape hiérarchique. Kirk Huffman écrit : « ... on appelait les ceintures d'écorce *hiawa* à Futuna, *lava* à Aniwa, *netoetingi* à Erromango ... et *tu'th* à Tanna. » (Huffman, K. 1996 : 130).

Les pasteurs protestants, arrivés vers le milieu du XIX^e siècle, et principalement dans les îles du sud, ont été directement en contact avec les populations, et ce durant des périodes beaucoup plus longues que les brefs séjours de Bougainville ou de Cook. Leurs témoignages sont empreints de notes essentielles quant à la vie de tous les jours des populations qu'ils vinrent évangéliser, et nous laissent apparaître quelques lignes intéressantes ici et là.

Le révérend Lawrie décrit de façon très courte la manière dont il a vu travailler la matière de base : « L'écorce interne d'un arbre est trempée dans l'eau, puis battue à l'aide d'un bâton rainuré, qui laisse apparaître un motif quand l'étoffe est sèche. ... À Erromango un motif est peint à main levée avec des pigments de couleurs rouge et noir sur le fond blanc : ces motifs ressemblent quelque peu à des amas de feuilles. » (Lawrie, J.H. 1892 : 6).

Quelques années plus tard, le révérend H.A. Robertson nous donne des détails complémentaires. Il nous parle de l'île d'Erromango où on réalise encore l'étoffe en cette fin de XIX^e siècle : « Le tissu indigène qui est appelé *tapa* sur Samoa et sur Erromanga *nemas-itsé* (tissu - *nemas*, - *itsé*, battu) est fait dans l'écorce interne du banian, ainsi que dans celle d'un ou de deux autres grands arbres, et est toujours l'œuvre des femmes. L'écorce est prélevée en larges bandes, et mise en paquets. Puis, sur un rondin de bois rond et lisse, de trente centimètres de diamètre et deux mètres cinquante à trois mètres de long, une de ces bandes est posée. En général, deux femmes travaillent ensemble sur la même bande d'écorce, une de chaque côté du rondin. Le battoir (*neko*) est fabriqué dans du *nokesam*, un bois très dur, qui prend un beau poli. À l'exception de la poignée, qui est unie, il est souvent sculpté avec des motifs de feuilles. Chaque femme a, sur le sol à côté d'elle, un petit bol en forme de canoë, contenant de l'eau douce et un fouet fait en fins roseaux. Toujours et de manière régulière, l'écorce est aspergée avec de l'eau et battue pendant une longue période, puis une autre bande est ajoutée qui vient chevaucher la première. L'écorce est si visqueuse que sous l'action du battage incessant, les morceaux se joignent très rapidement. Lorsque les femmes travaillent, elles tirent l'écorce d'un côté à l'autre du rondin ; une bande est ajoutée à la bande précédente, principalement dans la longueur (pour que le drap soit toujours étroit et long) jusqu'à ce qu'il ne forme qu'une seule pièce. La couleur est maintenant d'un blanc mat, et la matière même à l'apparence du parchemin. Il est ensuite accroché sur un bambou ou bien sur des plantes grimpantes, entre les arbres, et pendant qu'il est encore humide, des motifs sont dessinés dessus avec un morceau de charbon de bois. Les dessins habituels sont le croissant de lune (qui semble être utilisé comme un signe, et en rapport avec leurs pierres sacrées et leurs festivals païens, des oiseaux, des poissons, des chauves-souris et la feuille de palmier ne manque jamais ainsi que d'autres sortes de feuilles. Parfois, il semblerait qu'on a essayé de caricaturer des êtres humains ? ... Seul un côté de l'étoffe est dessiné. Elle est entièrement suspendue, puis colorée avec du *nohorat* [*Morinda citrifolia*]. Parfois, mais rarement, elle est laissée vierge. La taille habituelle des

pièces est d'environ quatre-vingt-dix centimètres de largeur et deux mètres de long » (Robertson, H.A. 1902 : 368).

Si la conception des draps d'écorce est relativement proche de celles que l'on connaît d'un bout à l'autre de l'Océanie, il est quelques points qui sont importants. En premier lieu, Robertson nous précise que le travail de l'étoffe était féminin, les hommes ne paraissant y prendre part à aucun moment. De même, il explique que, la plupart du temps, les femmes travaillent à deux et non en groupe beaucoup plus élargi, comme on peut le voir en Polynésie occidentale ; notamment à Tonga, à Samoa ou à Wallis. De plus, il n'est décrit qu'un seul travail de battage, et donc aucun emploi d'adjuvant végétal pour coller les lés entre eux. Il semblerait donc que seule la technique du feutrage ait été employée. Néanmoins, un collage naturel existait avec les sucs visqueux du ficus (banian), lesquels s'échappaient de l'écorce battue et permettaient un assemblage rapide des lés entre eux.

La forme définie est aussi particulière car elle semble être toujours la même, longue et moyennement étroite. Il faut croire que le clergyman s'est fondé sur les étoffes qu'il a collectées pour donner son appréciation, car toutes celles dont il a fait don au Redpath Museum de Montréal entrent bien dans les caractéristiques qu'il donne : les quatre *nemas-itsé* mesurent de 1,74m à 2m pour des largeurs comprises entre 72 et 93 cm.

Le battoir décrit et dont se servent les femmes pour frapper l'écorce, montre beaucoup d'analogies avec ceux de Polynésie occidentale, et tout particulièrement ceux, connus, des îles Fidji, fins et striés sur quatre faces¹. Un autre exemplaire de battoir, provenant de Tanna avait été dessiné par Félix Speiser, montrant un relief en chevrons. Kirk Huffman nous apporte plus de renseignements au sujet de ce maillet à tapa, que les femmes appellent *neko* dans les écrits de Robertson. Il nous apprend que le battoir dessiné par Speiser, aux hachures croisées, est un *neko denyung*. D'autres versions existent : le *neko arong* aux larges rainures longitudinales ; le *neko firo 'h* aux rainures longitudinales plus étroites, ainsi que les versions longues de ces deux derniers battoirs. En même temps que les étoffes dont nous avons parlé, le révérend Robertson et sa femme Christina ont donné trois battoirs au Redpath Museum, tous trois relativement différents, bien que tous cylindriques. Un d'entre eux, le 835.01, est tout à fait particulier. Sa longueur nous apparaît relativement petite, puisqu'il mesure un peu moins de 24 cm, pour un diamètre de presque 6 cm dans sa partie la plus large, mais n'oublions pas aussi les très fines rayures en chevrons dont le cylindre de frappe est décoré, et ce sur tout son pourtour.

Reprenant la description que nous fait Robertson quant à la manière dont les femmes commencent la décoration, on ne peut être que surpris par le fait qu'elles définissent les contours des dessins sur une étoffe encore humide. Partout ailleurs, la décoration à main levée se fait sur une étoffe sèche, le positionnement des couleurs suivant un ordre défini ou non ; en aucun autre archipel, à notre connaissance, on a procédé de cette façon. Sur Erromango, on voit que le noir est la première tonalité appliquée, délimitant chaque motif, avant qu'une autre couleur ne soit posée à l'intérieur ; rouge ou jaune provenant du *nohorat*. Kirk Huffman explique qu'il s'agit du *Morinda citrifolia*, plus connu sous le nom de *noni* en Polynésie, mais il précise également que l'essence végétale et la couleur ne portaient qu'un seul nom, *nohorat*, définissant indifféremment le jaune ou le rouge. Ainsi qu'on le sait pratiqué un peu partout en Océanie, suivant que l'on emploie l'écorce du tronc du *noni* ou bien celle des racines, on obtient respectivement du rouge ou du jaune. Le rouge obtenu pouvait être renforcé de cendre de bois, pour avoir un ton plus foncé, ou bien légèrement délayé pour être adouci.

¹ Il est certain qu'un échange a existé entre certaines îles du Vanuatu et une ou plusieurs de Fidji. Kirk Huffman (1996 : 132) précise : « À Ifira Tenuku, on appelait *massi* l'écorce portée par les hommes autour de la taille et entre les jambes ». Le *masi* est le nom générique donné à l'étoffe d'écorce dans l'archipel des Fidji. Autre similitude troublante, en 1898, Lawrie, dans un bref tableau comparatif des diverses dénominations du soleil et de la lune sur les îles du Vanuatu, écrit le mot *Wula* pour désigner l'astre nocturne sur l'île de Santo. Or, la lune se nomme *vula* en fidjien et l'on y associe souvent un type de tapa blanc/crème que l'on nomme *masi vula vula*.

Les étoffes décorées d'Erromango n'étaient pas les seules à être confectionnées et si elles étaient les plus prisées, pour être portées lors des cérémonies ou être données lors des mariages, il en a existé de plus simples, sans décor aucun, faites pour servir de couverture ou de bandoulière, afin de transporter les jeunes enfants. Robertson écrit à ce sujet : « Au temps du paganisme le *nemas-itsé* était utilisé pour le troc, et, comme je l'ai déjà dit, en partie comme la robe des femmes. Et c'est avec une bande de ce type que la femme portait toujours son bébé. Les enfants d'Erromango étaient portés sur le dos par leurs mères, mais maintenant le tissu est utilisé à cet effet au lieu de *nemas-itsé*. Les nombreuses couches de pagnes que porte la femme font un gros bouquet à l'arrière de ses reins, lequel forme un siège confortable pour l'enfant ! La mère enroule le tissu solidement autour d'elle, rapporte une extrémité sous son épaule gauche, l'autre bout sur son épaule droite, et après les avoir enroulées une fois ou deux l'une autour de l'autre, glisse une extrémité sous le nœud, et est ainsi prête à porter son fardeau facilement. L'enfant est plus à l'aise, pourra dormir profondément, et il semble que ce soit le moyen le plus facile pour la mère de le porter. Quand le bébé est très jeune, il est attaché à l'avant, le bras de la femme contribuant à soutenir le petit corps » (Robertson, H.A. 1902 : 369). On se trouve alors devant la constatation faite par Bougainville quand il est à Ambae, preuve que l'usage fait en une île du nord, existait très certainement sur l'ensemble des îles.

Mais parlons maintenant de l'île d'Efaté, située à peu près au centre de l'archipel.

Le révérend Robertson écrit quelques lignes au sujet de cette île : « La taille habituelle des pièces est d'environ trois pieds de largeur et sept pieds de longueur [sur Erromango]. Sur l'île d'Efaté, il est réalisé beaucoup plus long, et est élégamment fini avec des franges en plumes. Le leur est aussi fin que le tapa d'Erromango. Je n'en avais jamais vu auparavant, et, autant que je sache, il n'en est pas fait d'identique sur aucune île du Sud » (Robertson, H.A. 1902 : 369). Le révérend Lawrie nous précise les couleurs qu'il a vu utilisées : « Sur Efaté, Nguna, Tongoa, Emai et d'autres îles, ce tapa était coloré en marron/jaune et frangé avec des plumes d'oiseaux » (Lawrie, J.H. 1892 : 6). Speiser pense, et certainement avec raison, que : « La teinture mentionnée par Lawrie est plutôt une forme de peinture avec de la résine de couleur ou de la colle soluble. La surface semble avoir été vernie, alors que l'intérieur de la toile, est resté blanc » (Speiser F., 1996 : 240).

En regardant les exemplaires du Penn Museum de Philadelphie, on constate de toute évidence que l'étoffe est comme vernissée sur sa face visible, alors que celle intérieure est vierge de colorant. Ce sont les tapa P2678 et P2679, lesquels furent acquis auprès d'un marchand londonien, W.O. Oldman, en 1911. En revanche, et contrairement à ce qu'en dit Lawrie, l'intérieur de la toile n'est pas blanc, mais plutôt jaunâtre, d'un jaune qui rappelle un peu celui que donne la racine de *Curcuma longa*.

Insérer photos des tapa du Penn Museum : P2678 et P2679

Kirk Huffman nous dit que ces tapa, relativement grands, « ...jouaient un rôle important dans les cérémonies, les paiements des mariages, les amendes et les rituels de chefferie. Cette écorce fine avait une base blanche et portait des dessins géométriques peints à l'aide d'une résine jaune, marron ou rouge, la dernière couche donnant à l'écorce un lustre tel un vernis » (Huffman K., 1996 : 133).

Brenchley, en 1865, nous parle aussi d'un autre genre de tapa qu'il a vu à Vaté (Efaté) : « Les hommes à bord de ces frêles embarcations... Toute leur tenue se composait d'un *maro* [nom de l'étoffe d'écorce en P.N.G., et parfois aussi aux îles Fidji], attaché par une large ceinture jaune faite d'écorce ou en herbe tressée, formant des dessins blancs et noirs » (Brenchley J.L., 1873 : 217). Un peu plus avant dans sa découverte d'Efaté, il parle du vêtement que portent les femmes, soulignant cette couleur jaune : « Elles n'avaient rien de suffisant pour couvrir leur nudité hormis une étroite bande de *maro* ; certaines d'entre elles ont simplement leurs cuisses enveloppées dans un morceau de tapa, qui est teinté en jaune en produit par une sorte d'ocre » (Brenchley J.L., 1873 : 223).

Ces longues bandes, autant masculines que féminines ont disparu depuis bien longtemps et bien peu doivent encore exister, à moins que celles de la collection rassemblée par Brenchley n'existent toujours, puisqu'il précisait : « J'en ai quelques spécimens dans ma collection » (Brenchley J.L., 1873 : 223).

Aujourd'hui, lorsque l'on se promène à Port-Vila et que l'on va visiter les stands d'artisanat, on ne voit plus de tapa fabriqués au Vanuatu. Les seules étoffes d'écorce que l'on peut regarder sont celles qui sont parfois vendues dans l'espace réservé aux femmes, au centre ville, et encore sont-elles rares et ne proviennent-elles que de Tonga, Fidji ou de Wallis et Futuna. Néanmoins, à côté du marché, vers le port, il est possible de trouver quelques étoffes d'écorce battue, confectionnées dans le liber du banyan et reprenant une typologie d'Erromango. En effet, une famille de cette petite île a repris le flambeau et tend à vouloir faire renaître la tradition, comme Moces Jobo et Juliette Pita, qui utilisent les matières naturelles d'autrefois – l'écorce de divers figuiers et lianes, les teintures végétales tirées du *Morinda citrifolia* – et battent le liber avec des maillets de bois dur.

Insérer tapa Moces Jobo – collection Alain Brianchon.

Il est à souhaiter qu'ils feront des émules et que l'art du *nemas-itsé* revivra avec force dans l'archipel du Vanuatu, à la plus grande joie de ceux qui apprécient toujours le tapa.

Nouméa, le 30 mars 2015

Alain Brianchon

BIBLIOGRAPHIE :

Bougainville Louis Antoine de, *Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse et la flûte l'Étoile, en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Seconde partie, Neuchâtel, 1772.

Brenchley Julius Lucius, *Jotting during the Cruise of the H.M.S. Curaçoa among the South-Sea Islands in 1865*, London, 1873.

https://archive.org/stream/jottingsduringcr00brenc/jottingsduringcr00brenc_djvu.txt

Codrington Robert Henry, *The Melanesians – studies in their Anthropology and folklore*, Oxford, 1891. <https://archive.org/details/melanesiansstud00codrgoog>

Cook Jacques, *Voyage au pôle austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux du roi l'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775*, tome III, Paris, 1778.

Doumenge François, *L'homme dans le Pacifique Sud*, Paris, thèse de doctorat ès lettres, université de Montpellier, Société des Océanistes, Musée de l'homme, 1966.

Huffman Kirk, *L'étoffe décorée de l'île des belles ignames : le tapa au Vanuatu et à Erromango en particulier dans Vanuatu Océanie – Arts des îles de cendre et de corail* : 130 à 141, Paris, Réunion des musées nationaux, 1996.

Quiros Pedro Fernandez de: *The Voyages of Pedro Fernandez de Quiros, 1595-1606*, 2 volumes, London, translated and edited by Sir Clements Markham, 1904.

Lawrie James Hay, *The New Hebrideans*, Reprinted from *The Scottish geographical magazine*, for June 1892.

Robertson H. A., *Erromanga, the martyr Isle*, Sydney, 1902.

<https://archive.org/details/erromangamartyri00robe>

Speiser Felix, *Ethnology of Vanuatu, an early twentieth century study*, University of Hawai'i press: Honolulu, 1996. Translated by Stephenson D.Q. *Ethnographische materialen aus den Neuen Hebriden und den Banks-inseln*, Basel, 1923.